

# LE FRONDEUR

15 C<sup>MES</sup> = LE N<sup>O</sup>

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

ABONNEMENT UN AN (52) 50

BUREAU RUE DE LA SORBONNE 25

## LES ALLEMANDS AU CAMEROON



ÉCHANTILLON DE LA CIVILISATION DE L'AFRIQUE !!

ABONNEMENT :

Un an . . . . . fr. 7 00

Franco par la Poste

Bureaux

12 - Rue de l'Etuve - 12

A LIÈGE

Rédacteur en chef : H. PECLERS

# LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :

La ligne . . . . . fr. » 50

RÉCLAMES :

Dans le corps du journal

La ligne . . . . . » 1 00

Fait-divers . . . . . » 3 00

On traite à forfait.

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

## Un journal de Chantage.

Jusqu'à présent, le *Frondeur* s'est fort peu occupé de ce que l'on a pompeusement appelé : « le scandale des avocats ».

L'affaire était, en somme, assez vulgaire, et nous jugions inutile de lui accorder l'importance de la révolution de 1789.

Aujourd'hui, nous croyons devoir sortir de cette réserve, non pour parler des avocats compromis et de leurs faits et gestes, mais pour dire ce que nous pensons du journal qui, peut-être sans leur aveu, s'est constitué leur défenseur.

Ce journal, on le sait, c'est la *Chronique liégeoise*.

Jusqu'à ce jour nous n'avions vu, dans cette feuille, qu'un journal écrit dans une langue extraordinaire, un organe de l'Auvergne plutôt qu'un écho du palais.

Mais nous ne croyons pas que — consciemment, du moins — ce journal fut malhonnête.

Aujourd'hui, le doute n'est plus permis sur ce point.

La *Chronique liégeoise* n'est plus un journal. C'est un ignoble baquet d'immondices, où les délateurs, les haineux, sont invités à venir éjaculer leur bave.

Notez que ce n'est pas une appréciation personnelle que nous donnons ici. Nous ne faisons qu'enregistrer les aveux de la feuille judiciaire.

Voici, en effet, ce que la *Chronique liégeoise* — après avoir honteusement insulté un journaliste honorable, mort il y a deux ans, entouré de l'estime de tous — osait imprimer, samedi dernier.

Eh bien! moi, chaque semaine, je servirai un scandale. Nous ferons des incursions dans la vie privée de ces messieurs, même dans leur vie d'avocat.

Le public appréciera. Je commencerai la « série des scandales » à charge de Messieurs du Barreau et de la magistrature par le récit des aventures galantes d'un avocat, quelque peu juge-suppléant, homme marié et père de famille.

Je raconterai de même, les amours d'un avoué, les aventures galantes d'un membre du Conseil de l'Ordre. Je mettrai au jour masse de faits, que des avocats ont posés, faits bien autrement scandaleux que l'escapade de la rue Martin-en-Ile.

Ces faits seront entourés de preuves.

Je m'occuperai aussi de l'homme qui rit.

Et pour finir — et ce sera curieux — je consacrerai quelques lignes au chevalier Léon de Thier, rédacteur ou propriétaire de la *Meuse*.

J'ai, Dieu merci, une belle provision de faits scandaleux, à charge de certains membres du Barreau. Mais, ne voulant pas lâcher prise, décidé à aller jusqu'au bout, je demande, ici publiquement, à tous ceux qui auraient à se plaindre de tel ou tel avocat, de venir me renseigner. La plus grande discrétion leur est promise.

Nous n'avons absolument aucune raison d'en vouloir au malheureux signataire de ses lignes.

Au contraire même, nous avons eu personnellement à nous louer du désintéressement avec lequel cet homme — lorsqu'il passait encore pour honorable — faisait du reportage pour un journal dans lequel nous étions intéressés.

Mais, aujourd'hui, il importe que nous fassions entendre une énergique protestation contre les agissements des drôles qui déshonorent la presse.

Il ne faut pas que personne, même les imbéciles, puissent un seul instant croire que l'on trouve un journal honnête qui ne réprouve point le chantage, la calomnie dans ce qu'elle a de plus vil et de plus bas.

Des journaux comme la *Chronique liégeoise*, n'appartiennent pas à la presse.

Ce sont les fausses-clefs, les *pinces* *conseigneurs* des filous de la plume.

Ils ne publient pas des articles. Ils déversent des ordures le long de leurs colonnes.

Ils ne relèvent pas des lois ordinaires. Ils relèvent des règlements sur la voirie.

Ce qui les intéresse ne peut être une question de presse, c'est une question de salubrité publique. CLAPETTE.

## Au Wallon.

Dans son dernier numéro de la semaine dernière, le *Wallon* publiait un article commençant par ces mots :

Le *Frondeur* nous a adressé ce souhait intentionnellement blessant : Au *Wallon* : de nouveaux scandales à 10 cent. le n<sup>o</sup>.

D'autres à notre place répondraient vertement, Nous, nous ne ferons point.

Puis, suit une colonne de plaintes amères. M Demblon est indigné de ce que le *Frondeur* le croie capable de s'occuper d'une misérable question de tirage, de bénéfice. Et, en termes des plus mélancoliques, il parle

de « notre chère et grande démocratie », compromise, dirait-on, par l'innocente plaisanterie du *Frondeur*.

Franchement, c'est trop drôle et M. Célestin Demblon prend trop les choses au tragique.

Il n'y a, somme toute, rien d'humiliant pour un journal à tirer des exemplaires nombreux et, d'ailleurs, le *Wallon* doit être de cet avis, puisqu'il a, par des pancartes affichées chez tous les libraires, invité le public à lire, dans ses colonnes, le *grrrrrand* scandale des avocats.

Si le *Wallon* n'avait voulu que signaler un fait blâmable posé par des avocats, il se fut borné à publier son article, sans cadre tapageur et sans tout ce tralala de réclame.

Encore une fois, nous ne reprochons rien au *Wallon* qui a bien le droit de faire de la réclame comme il l'entend, mais au moins, que notre confrère ne s'indigne pas parce qu'on le croit capable d'avoir quelque faiblesse pour des bénéficiaires — d'ailleurs fort licites!

## A la Meuse.

Répondant à notre article relatif aux commandes de numéros faites, en temps d'élection, aux journaux doctrinaires de Liège, par l'Association libérale, la *Meuse* — en termes polis d'ailleurs — répond que le *Frondeur* se trompe, les numéros en question — une demi feuille — n'ayant jamais, dit la *Meuse*, été facturés au delà de cinq centimes.

Notre réponse sera simple.

La *Meuse* fournissant, aux marchands de journaux, des numéros entiers de la *Meuse*, à raison de huit centimes l'exemplaire, parfois composé de 3 feuilles, il nous semble que le prix de cinq centimes par demi feuille, payé par l'Association libérale, est plus élevé que celui payé par les vendeurs — d'autant que les numéros fournis à l'association coûtent moins cher, puisqu'ils constituent des tirages supplémentaires.

Nous ne faisons, d'ailleurs, nul reproche à la *Meuse*, qui est bien libre de vendre ses numéros comme elle l'entend, mais nous voulons simplement dire que les feuilles doctrinaires n'avaient en aucun cas, le droit de reprocher à la *Réforme* d'avoir exploité le libéralisme bruxellois.

## Au Journal-gaga.

Le ramolli de la place St-Lambert a aussi répondu au *Frondeur*.

Est-il besoin de le dire. Le *Journal* se montre grossier et niais.

Voici ce que dit *gaga* :

Nous n'avons pas cru devoir relever cette sottise calomnieuse.

La *Meuse* l'ayant démentie, nous le faisons à notre tour. Les journaux que nous avons fournis à l'Association, même avec la bande, la mise sous bande et l'affranchissement, lui coûtent 25 p. c. de moins que nous ne les vendons aux porteurs.

Le *Frondeur* a perdu une belle occasion de se taire.

Or, dans le même numéro, le *Journal* publie ces lignes de son correspondant bruxellois :

J'ajoute une foi entière aux explications de l'imprimeur de la *Réforme* et je lui donne acte bien volontiers de ce qu'il n'a reçu que 2.100 francs au lieu de 25.000.

Il nous semble qu, lorsqu'on fait des erreurs comme celle-là, de onze cents p. c., on est mal venu à traiter de calomniateur un journal qui, comme le *Frondeur*, ne se trompe que de 25 p. c.

Le *Journal* a perdu une belle occasion de ne pas faire la bête!

## Actualités.

Du correspondant liégeois de l'*Etoile* belge :

On va bientôt exécuter au foyer de ce théâtre des travaux de restauration, qui était bien nécessaires. Cette salle, qui n'avait plus été repeinte depuis près de 10 ans, était dans un état de délabrement tel qu'on ne pouvait plus même songer à y donner des soirées dansantes.

En effet! Le jour même où cette correspondance était adressée à l'*Etoile*, M. et Mme Godin donnaient un grand bal au foyer du théâtre.

La *Meuse* reproduit, avec des cris d'admiration, une partie des vers (?) débités à la Société *Franklin*, par un certain M. Springuel, juge de paix de son état, et poète à ses heures.

Ce serviteur des muses est le président d'une société de littérateurs de haute volée,

qui épate la ville de Huy par leur transcendence littéraire.

Cela donne assez bien l'idée des cénacles provinciaux dont parle Balzac, dans *Ses scènes de la vie de province*.

Quoi qu'il en soit, voici deux ou trois des échantillons poétiques, tant admirés par la *Meuse* :

Beaucoup dans un banquet, pour juger le menu, D'après le contenu, présent le contenu.

Profondément pensé et bien dit.

Et ceci :

Or, remarquez-le bien, plus les vins sont exqus

Et plus les verres sont petits!

Commé aux grands seigneurs les châteaux.

Aux grands rois, des palais plus vastes et plus beaux.

Je dis : Aux grands vins, les grands verres!...

Enfin, il conclut :

Que les temps sont changés, aujourd'hui l'*étiquette*,

Proscrit de nos dîners la joie et les chansons...

Secouons un joug odieux

Et pour que nos festins redeviennent joyeux

Ressuscitons les vieux usages!

Faire rimer *étiquettes, chansons et usages*

est d'une belle hardiesse poétique.

On est dans le mouvement à Huy!

Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons que regretter l'entrée de M. Springuel dans la magistrature — ce monsieur était appelé à un che avenir dans les caramels!

## Chronique.

Les lignes qu'on va lire arrivent un peu tard. C'est il y a quinze jours qu'elles auraient dû être publiées, pour paraître en temps utile et je ne me dissimule point qu'en dormant l'air, aujourd'hui, à des considérations sur le jour de l'an — car c'est de cela que je veux parler — je fais ce que les meilleurs auteurs appellent académiquement : « servir de la moutarde après souper. »

Mais bah! Je me risque tout de même. Aussi bien, d'ailleurs, les lecteurs du *Frondeur* ne sont pas précisément habitués à voir en moi un modèle d'exactitude, et les gens méticuleux, à cheval sur la régularité, ont dû, depuis trop longtemps, se désabonner en masse, pour que j'aie encore intérêt à les ménager.

Je voulais donc parler du jour de l'an. chose étonnante, ce n'est point pour en médire.

Je ne suis point de ceux qui se plaignent amèrement de ce jour et de ses corvées — pour cette raison fort simple que je me dispense parfaitement de faire des visites, d'envoyer des cartes ou de me livrer, en un mot, aux singeries variées qu'il est d'usage de faire en ce jour exceptionnel.

« Ce n'est pas convenable, » diront les gens indulgents. « C'est grossier, cela témoigne d'un manque d'usage incroyable, » diront les autres.

C'est possible. Seulement comme il y a longtemps que j'ai vu que l'on devait être ou grossier ou hypocrite, comme j'ai constaté que ce qu'on appelait « être comme il faut » était surtout l'art d'embêter les gens sous couleur de leur faire des politesses, et de se laisser embêter par eux — par un juste esprit de réciprocité — il y a longtemps que mon choix est fait.

J'ai opté pour la grossièreté, j'ai renoncé à passer pour la crème de la haute gomme et j'avoue cyniquement que je m'en trouve bien.

Une chose m'étonne même, c'est qu'un grand nombre de mes contemporains n'aient pas fait comme moi.

En effet, je n'ai jamais pu m'expliquer pourquoi un tas de gens, absolument indépendants de par leur position, leur fortune, se condamnent à une foule de corvées auxquelles les obligent leur seule volonté.

Qu'un employé, qui craint de perdre sa place, qu'un négociant, qui craint de se voir lâcher par un client, s'astreignent à des démarches, à des visites, à des envois de cartes — et s'en plaignent ensuite, c'est naturel.

Mais ce que je ne comprendrais jamais, c'est qu'un individu riche s'éreinte toute la journée en visites assommantes pour lui et pour ceux qui les reçoivent. Ce que je ne digère point, c'est qu'un monsieur jure et tempête pendant des semaines, contre un usage auquel rien ne l'oblige à s'astreindre.

Il y en a même qui vont plus loin et qui, tout en faisant leurs visites de jour de l'an, se plaignent, aux personnes mêmes visitées par eux, de l'ennui des corvées de la journée.

On sait bien que, suivant l'antique adage, les personnes présentes sont toujours excep-

tées, mais franchement, j'ai toujours trouvé solides les pavés de l'ours que les gens du meilleur monde se lancent à la face sans paraître sans apercevoir.

Ne serait-il pas plus simple, plus agréable, de s'abstenir de visites ou de correspondances assommantes pour tous — y compris les facteurs?

La véritable politesse ne devrait-elle pas consister dans une préoccupation constante de ne pas ennuyer les personnes que l'on connaît?

Sans doute, mais l'usage!

L'usage, c'est le grand mot, et si, avec lui, on ne fait pas des révolutions, on fait des générations d'imbéciles — ce qui est beaucoup pis.

Je le répète, je suis fort désintéressé dans la question.

A présent, du moins, car autrefois j'ai été aussi la victime de l'usage des visites du jour de l'an.

C'est même un des souvenirs terribles qui hantent les nuits où, ayant négligé de me munir du *Journal de Liège*, j'appelle en vain un sommeil réparateur.

Je vais vous conter la chose. Cela fera peut-être passer le temps et, en tous cas, ça remplira le journal.

La chose se passait à l'époque où, sous le fallacieux prétexte de toucher, chaque mois, sur le compte de l'Etat, les fabuleux appointements de cinquante francs qui me permettaient d'entretenir richement un grand nombre de danseuses, je désorganisais les bureaux d'une administration officielle.

Je faisais d'ailleurs les choses en conscience, ornant tous les dossiers des caricatures de mes chefs, agrémentant de réflexions personnelles les lettres que l'on avait l'imprudence de me faire copier et — finalement — rendant complètement fou, en lui développant mes théories sur l'administration, un malheureux fonctionnaire, simple second commis, qui se donnait le luxe d'être aussi bête qu'un chef de division.

J'en étais là quand arriva le premier janvier. Depuis huit jours on ne parlait, au bureau, que de la visite à faire au haut fonctionnaire, chef suprême de notre administration, et cette visite glaçait d'effroi tous les membres du personnel.

Ce n'était point, cependant, que ce chef fut méchant. Loin de là. Il n'était même point sot — quoi que haut fonctionnaire. Seulement, il était — selon l'expression de sa cuisinière — « un peu trop sur sa bourse » — ce qui ne l'empêchait point d'être un véritable Alexandre Dumas, père, sous le rapport de la prodigalité, si on le comparait à son épouse. C'est ce léger défaut de celui que nous appelions familièrement le patron, qui nous faisait tant redouter une visite chez lui, laquelle visite, en se prolongeant, pouvait nous donner une idée d'une traversée à bord du radeau de la *Méduse*.

A vrai dire, on faisait bien passer un plateau de gallettes sous le nez des visiteurs, mais, de mémoire d'employé, jamais on n'avait osé toucher à ces gallettes. Le plus vieux membre du personnel, prétendaient que, depuis dix ans, c'était bien la même demi-douzaine de gallettes qui repaissaient sur la table le jour de l'an et le sous-chef de bureau qui, chose étrange, n'était pas un imbécile, affirmait que les gallettes étaient en bois et que l'on se bornait à les revernir au bout de deux ou trois ans.

Quoi qu'il en fut, le jour de l'an arrivé, tout se passa comme d'habitude. Le chef du personnel fit son boniment ordinaire; le patron répondit par quelques mots aimables, puis, la porte s'ouvrit et la bonne entra, portant, sur une assiette en jeune sèvre, les fameuses gallettes.

Je ne sais quel diable me poussa, mais, au moment où la dame du logis, après avoir prononcé la phrase sacramentelle : « ces messieurs prendront-ils une galette » — du ton dont elle aurait dit : « j'espère bien que vous ne serez pas assez crasseux pour accepter », déposa l'assiette sur la table, je rassemblai tout mon courage et je dis à haute voix : un : « avec plaisir! » qui fit frissonner tous mes collègues. Le chef de bureau, qui élaborait laborieusement un calembourg administratif, resta bouche bée, le sous-chef pâlit, un second commis devint vert. Quant à la dame elle fut forte et me tendit les fameuses gallettes sans sourciller!

J'en pris une et, lentement, je la portais à la bouche.

Les employés étaient haletants. Si jamais elles étaient en bois!

Je mordis...

Il n'y avait pas à dire, elles n'étaient pas en bois; elles étaient même excellentes et, enhardi par cette première tentative, j'eus

l'audace de dire, de l'air le plus naturel que je pus trouver :

— Madame, seriez-vous assez aimable pour me passer une seconde galette ?

Ce fut un coup de théâtre. Le second commis, abasourdi par tant d'audace, s'assit avec fracas sur le chapeau haut de forme du chef, qui éclata avec un fracas retentissant — le chapeau, bien entendu. Un expéditionnaire s'évanouit et le premier commis, perdant subitement la tête, vida d'un trait un flacon de fine champagne qui se trouvait à sa portée.

Quant à la dame du haut fonctionnaire, elle me lança un regard, mais un regard !...

Je compris que, dans les quarante-huit heures, elle trouverait un prétexte pour me faire révoquer. Je voulus épargner cette honte à ma famille et, le lendemain, je donnais ma démission, renonçant à l'administration, à ses pompes, à ses œuvres — et à ses cinquante francs par mois !

Et voilà comment je devins journaliste ! Et dire que sans ces malheureuses galettes je serais peut-être chef de bureau et ramolli — comme un autre.

A quoi tient la vie, tout de même !

CLAPETTE.

**CIGARES** Grand choix de petites caisses p<sup>r</sup> cadeaux, prix de fabrique. Demandez le prix-courant. Importation. Exportation. Félix Schroeder, 24, place Verte, (près de Bodega).

## Notes musicales.

Nous avons suivi toutes les péripéties du concert russe du 7 janvier avec l'intérêt que mérite tout art vrai, libre, indépendant et spontané, tel que nous le donne l'école musicale russe. Inutile de dire que nous avons recherché et lu tout ce que les journaux ont pu dire à ce sujet. Aucun ne nous a exaspéré comme la *Gazette de Liège* et son compte-rendu épiscopal, je me trompe... son compte-rendu artistique, signé d'un nom populaire entre tous, celui de J. G. Dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois. Pour le conservatoire, J. G. est un littérateur, un écrivain, un poète, qui sait ? Ses mots (pas ses pensées) réjouissent ou plutôt étonnent ses collègues « qui pour lui, sont tous des éminences ». Ceux-ci, en retour, sont tout heureux de compter parmi eux un homme transcendant. Mais cet homme transcendant n'a pour transcendance que l'afféterie, la nuance du charme apprêté, et le travestissement d'une nature sincère et artistique. Puisqu'il s'agit de transcendance, nous ne devrions pas avoir affaire à un érudit, mais à un spécialiste, un savant ; malheureusement, J. G. qui se targue d'être littérateur français et critique musical, n'a de valeur que pour lui-même. Nous allons tâcher de le démontrer en signalant à nos lecteurs quelques échantillons de sa syntaxe et sa phraseologie, en attendant que nous portions, dans un prochain numéro, un jugement sur les critiques profondes et supérieures, qu'il fait avaler aux lecteurs de la *Sacro-Sainte-Gazette*.

Pour M. J. G. (*alias* Jules Ghymers), les substantifs n'ont de sens que pour autant qu'ils soient accompagnés d'une, deux et même trois qualificatifs ; il a sans aucun doute épuisé le dictionnaire des adjectifs élogieux et flatteurs. Encore, si ces qualificatifs signifiaient quelque chose, il y aurait matière à excuse, mais ils ne servent qu'à allonger une prose indigeste ; ils sont tous tirés du même moule pour ne pas dire qu'ils sont toujours les mêmes : fades, écœurants, qu'ils n'ont d'autre portée que de chatouiller l'épiderme. J. G. fait « *todi mamie* ».

Voici quelques passages du dernier factum qu'il a servi à la *Gazette* sous prétexte de critique artistique du concert du 7.

L'heureuse idée que... s'est réalisé mercredi dernier et a été couronné d'un plein succès.

... Il n'en pouvait être autrement... Si nous avions dit : Il ne pouvait en être autrement ? Qu'en pensez-vous ?... Attrait nouveau et irrésistible... Ce n'est jamais que cela... *Curieux de l'art*... C'est original.

... enfermé leur célébrité dans les écoles de St-Petersbourg, jouissaient en Belgique de ce que nous appellerons une *popularité lointaine*. C'est très heureux, Jules.

... Il y a dans cette symphonie une *suprême* beauté, des traits nouveaux, inattendus, une grande variété de *sonorité* puissante, d'ingénieux et ravissants détails, des phrases mélodiques d'une douceur *extrême* et d'un *charme pénétrant*. Quel charme ! Jules ? Est-ce que le cliché n'est pas encore usé ? Que de fois cependant vous avez écrit tout cela à l'occasion de tous les concerts et de toutes les œuvres.

« ... Quant aux pensées mélodiques, comment les définir, comment les expliquer ? » ... Nous savons que c'est difficile, mais cet aveu est trop modeste pour un critique de votre valeur.

« ... Le moyen d'analyser les mille et une combinaisons mélodiques, rythmiques et harmoniques (sic) d'une œuvre de cette étendue ? » Nous nous voyons forcés de vous rappeler que toute proposition contient un verbe.

« ... Tableau supérieurement dessiné et contrasté avec un art parfait... » Et tout cela en musique !

... Ce morceau si complet et si varié dans sa peinture des divers incidents que, etc....

M. Ghymers ferait bien de nous dire à quoi se rapporte l'adjectif possessif *sa*.

RIGT.

(Au prochain n<sup>o</sup> la suite.)

## Pistolet de combat.

La « vie parisienne », c'est-à-dire la vie brillante, variée, tapageuse, tumultueuse, que mènent — à grandes guides et à grand orchestre — les mondains et quelques artistes — est tellement fatigante, pleine d'imprévu, fertile en effrayantes aventures, que, pour l'affronter, il faut, en vérité, posséder un estomac d'autruche, des jarrets d'acier, un imperturbable sang-froid, un courage à toute épreuve — à l'épreuve même de la balle — une infrangible volonté, peu de scrupules, et de préjugés moins encore. Aussi la plupart renoncent-ils vite à cette diabolique existence ; d'autres y laissent leur peau ou leur raison. Ceux qui persévèrent et ne meurent point, en gardent des stigmates indélébiles. C'est de précoces fêlissures, des rides, des calvities prématurées ; c'est d'incurables gastralgies, des névroses dont nul remède ne parvient à triompher... Comment en serait-il autrement, dans une vie où, continuellement, il vous arrive des histoires dans ce genre de celle dont le poète Ludwig Kormus fut le héros — et que je vais vous raconter ?

Lorsque l'on apprend, dans le monde des lettres et des arts, que M. et Mme de Stampres s'étaient séparés, et désormais allaient vivre chacun de son côté, afin d'allonger et de distendre au moins une chaîne qu'à cette époque la loi française ne permettait pas de rompre, ce ne fut pour personne une surprise, tant il y avait entre les deux conjoints incompatibilité d'humeur notoire. Quand on annonça la nouvelle au journaliste Peipfer :

— De Stampres et sa femme ont-ils plaidé ? demanda-t-il :

— Non, lui fut-il répondu : ils se séparent d'un commun accord.

— Eh bien ! dit Peipfer, c'est la première fois qu'ils s'accordent.

Le mot était exact. Eva, c'est le petit nom de Mme de Stampres, orpheline de très bonne heure, avait été recueillie par son oncle, le peintre Miras. Celui-ci l'avait élevée comme un artiste vieux-garçon peut élever une jeune fille, c'est-à-dire pas du tout.

Eva grandit à l'atelier, au milieu des peintres, des rapins, des modèles, barbouillant des toiles, jouant du piano, allant, venant, faisant ses trente-six volontés. Honnête, certes, mais habituée à ce qu'on subit ses caprices, jalouse de sa liberté, n'ayant que des goûts artistiques, traitant Georges Dalthus, un des élèves de son oncle, en camarade ; enfin, toquée de musique, telle était Eva. Si bien que, quand elle épousa le comte Jacques de Stampres, elle était propre au mariage, à peu près comme une hirondelle est idoine à traîner une charrue.

D'ailleurs, elle tomba très mal. Son mari appartenait à la classe de ces oisifs, élégants jusqu'au ridicule, qu'on a tour à tour appelés dandys, gandins, petits crevés, gommeux, boudinés, psehutteux, que sais-je ? Il excérait les arts, n'aimait que les pièces à femmes et le sport. Avare et prodigue à la fois — prodigue pour lui-même, avare pour les autres — il mangea presque toute la dot de sa femme et demanda ensuite des ressources au jeu et aux spéculations véreuses. Enfin au bout d'un an de mariage, il se grisait, maltraitait Eva, et la trompait avec des filles. Bref, il se conduisit envers elle comme un véritable drôle.

C'est pourquoi, lorsque Eva, après trois années de résignation, se révolta, et racheta son indépendance en abandonnant à son noble époux les meubles et ce qui lui restait de sa dot, tout le monde la comprit, et, contrairement à ce qui arrive, d'ordinaire, en cas semblable, l'approuva, et donna tort au mari, dont on savait la conduite ignoble.

Eva, une fois libre, — et libre de vivre à sa guise, grâce à une pension convenable que lui fit Miras, duquel, d'ailleurs, peu de temps après elle hérita, — s'installa seule dans un petit appartement de garçon, rue Laffitte, à deux pas du boulevard. Une fois installée, elle reçut presque tous les soirs. Des artistes et des gens du monde.

Eva était une brune au visage mat, sillonné de veines bleues, aux traits un peu accentués, à la physionomie très expressive. Elle avait ce que l'on appelle « un embonpoint appétissant ». Avec cela, toute jeune, spirituelle, et d'une affabilité extrême.

Aussi chacun envia-t-il l'heure de servir de consolateur à cette séduisante créature, qui allait subir tous les ennuis de la viduité sans en connaître les avantages. Mais il sembla qu'Eva n'était aucunement désolée. Ou, si elle l'était, elle ne tenait sans doute pas à ce qu'on la consolât : car les plus entreprenants de ses adorateurs, après lui avoir à tour de rôle fait la cour et s'être vanités de mener à bien l'entreprise, l'un après l'autre avaient confessé leur échec, et déclaré renoncer à leurs projets conquérants, sans d'ailleurs s'expliquer le moins du monde sur la façon dont ils s'étaient vu blackbouler.

Les amis d'enfance d'Eva, comme Georges Dalthus, ne s'étaient point mis sur les rangs. Mais tous ses amis plus récents lui avaient peu ou prou adressés des déclarations, un seul excepté : le poète Ludwig Kormus. Pourquoi ce blond parnassien n'avait-il

jamais parlé de tendresse à Mme de Stampres ? C'est peut-être qu'il l'aimait d'un amour plus sincère que les autres, et, partant, préférait le silence à un aveu qui courrait grand risque d'être accueilli par le dédain.

Cependant, les échecs successifs de tous ses rivaux le rendirent perplexe.

Devait-il voir là une résolution bien arrêtée chez Eva de n'entretenir désormais avec les représentants du sexe masculin que des relations platoniques ? Ou bien Ludwig pouvait-il espérer qu'une fois tous ses compétiteurs évincés, il resterait maître du champ de bataille et ne rencontrerait plus aucune résistance ? Alternative inquiétante, fâcheux dilemme que le poète examinait avec anxiété.

Un soir, en sortant de chez Mme de Stampres, il résolut d'avoir le cœur net de la difficulté qui l'embarrassait. Il accapara le confident d'Eva, Georges Dalthus, et l'interrogea au sujet de la vertu farouche de la dame. A peine eut-il ouvert la bouche :

— Vous vous étonnez, dit Dalthus, que tous ceux qui ont voulu passer auprès d'Eva les bornes de la flirtation, se soient repliés en mauvais ordre, et depuis lors, se tiennent cois, en imitant, quant aux détails de leur mésaventure, le silence prudent et légendaire de Corrad ?

— Oui...  
— C'est très simple. Cela vient de ce qu'aucun de nos Dons-Juans n'est un héros et, par conséquent, ne se soucie d'attrapper une balle qui peut le tuer, l'estropier au moins...

— Une balle ! exclama Kormus ; que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, répliqua le peintre, qu'Eva, lorsqu'elle se trouve en tête-à-tête avec un monsieur qui lui fait une déclaration trop vive, exhibe brusquement un pistolet d'une taille respectable et prie le monsieur de sortir. S'il refuse, s'il fait mine de s'obstiner, Eva, au premier pas qu'il fait, braque sur lui son pistolet, elle l'arme au deuxième, et annonce qu'au troisième elle tirera. Eh bien ! mon cher, personne encore n'a osé faire ce troisième pas. Et voilà le secret de la déconfiture et de la discrétion de nos jeunes séducteurs.

— Vous êtes sûr de ce que vous avancez-là ? demanda Ludwig d'une voix grave.

— Absolument sûr. Je le tiens d'Eva elle-même, et elle est incapable de me tromper, moi qui suis désintéressé dans l'affaire.

— Mais pourquoi Mme de Stampres agit-elle ainsi ?

— Ah ! cela, je l'ignore, répliqua le peintre.

Mais il sourit d'un air narquois qui pouvait inspirer des doutes sur la réalité de son ignorance.

Kormus n'y prit garde, et poursuivit :

— Et vous croyez qu'elle tirerait vraiment ?

— En doutez-vous ?

— Mais... la cour d'assises ?

— Bah ! fit Dalthus, éclatant de rire, est-ce une femme comme Eva qui songe à ces misères ? D'ailleurs, elle a de puissants protecteurs ; puis, notez qu'elle est en cas de légitime défense ; elle pourrait encore, s'il y avait un malheur, soutenir qu'il est accidentel ; que sais-je ? Enfin, elle tirerait, soyez-en convaincu.

— Alors, fit Ludwig, demain je lui dirai à mon tour ma passion pour elle !

— Vous l'aimez donc ?

— De toute mon âme !

— Et ce que je vous apprends ne vous dissuade pas ?

— Cela me décide, au contraire. Je risque le tout pour le tout. Cela n'est point banal. Si Eva me tue, ma foi, tant pis ! ou plutôt, tant mieux ! Mourir de la main de la femme aimée, quelle plus douce mort, quelle plus enviable ? Bonsoir, Dalthus, vous entendrez parler de moi !

Et le parnassien s'enfuit, laissant le peintre légèrement étonné.

Le lendemain, Ludwig se présenta chez Mme de Stampres à une heure où il savait la trouver seule.

Eva reçut le poète dans sa chambre. Elle était à demi étendue sur un canapé. Lorsque Ludwig entra, elle lui sourit et lui fit un petit salut de la main.

— Bonjour, Kormus, bonjour, que me direz-vous de neuf ?

— Ce que je vous dirai ? fit l'autre.

— Oui !

— Je vous dirai ceci : que je vous aime !

— Comment ! dit Eva, vous aussi ?

— Moi aussi. Et vous serez à moi !

En jetant ces mots d'une voix vibrante et mordante, le poète alla droit à Eva.

Mme de Stampres tressaillit, se redressa vivement, enfonça sa main droite sous l'un des coussins du canapé et la retira armée d'un pistolet de combat, dont la crosse d'ébène était ornée d'incrustations de nacre.

Ludwig s'était agenouillé devant elle et avait saisi sa main gauche. Les yeux du poète brillaient comme d'ardents charbons.

Eva lui présenta son arme.

— Allez-vous-en ! dit-elle.

Lui, cria :

— Jamais ! Je vous aime !

— Ah ! fit Eva, dont les prunelles aussi jetaient des flammes singulières, prenez garde !

— Que m'importe ? Je t'aime !

Et, brusquement, Ludwig se pencha vers la jeune femme.

Aussitôt, il sentit près de sa tempe un petit cercle de glace. C'était la gueule du

pistolet qu'Eva venait de lui appuyer sur le front.

Kormus ne bougea point ; mais il dit ce mot :

— Attendez !

— Ah ! dit Eva, vous avez peur !

— Non, dit le poète.

Il appuya la main gauche d'Eva sur ses lèvres.

— Tirez maintenant ! fit-il.

Et il attendit la mort en couvrant de baisers la main chère.

Souriante, Mme de Stampres posa le doigt sur la gâchette. La détonation retentit.

Le poète ne tomba point.

— Tiens ! dit-il, surpris, mais sans un tressaillement, qu'est-ce donc ? Ce pistolet...

— Il n'a jamais été chargé ! répliqua la jeune femme, radieuse, en laissant tomber son arme. Mais qu'importe ? Vous croyiez qu'il contenait la mort. Cela me suffit. Toi seul as soutenu jusqu'au bout cette épreuve...

Et, d'un geste, elle releva et fit asseoir près d'elle le poète qui tremblait à présent de joie et d'extase.

— C'est pourquoi, continua Eva, je te veux choisir entre tous ! Car on ne mérite l'amour d'une femme que quand, pour elle, on est capable de mourir, ou...

Elle s'arrêta.

— Ou... ? demanda Ludwig.

— Ou de tuer ! dit Eva, dont la voix devint tout à coup brève et dure.

Kormus pensa au comte de Stampres, eut froid, devint un peu pâle ; mais comme c'est vis-à-vis des femmes un parfait gentleman, il ne répondit point, sourit et glissa doucement son bras autour de la taille d'Eva...  
Trois semaines plus tard, Ludwig se battait en duel, sous un prétexte quelconque, avec le comte Jacques de Stampres : il le tua.

Depuis lors, le poète n'est jamais retourné chez Eva. Quand on lui demande la cause de cette rupture :

— C'est, dit-il, qu'il y a du sang entre elle et moi.

Et il ouvre un tiroir et montre l'arme avec laquelle il donna la mort à son adversaire : un pistolet de combat, dont la crosse d'ébène est ornée d'incrustations de nacre.

GRAMONT.

## Théâtre Royal

La représentation de la *Traviata* comptera parmi les meilleures de la saison, grâce surtout à Mme Gally. Rarement, et de l'avis unanime, on avait eu une Violette aussi parfaite.

Notre excellente chanteuse légère, qui s'est réellement surpassée, s'est attachée avec un soin scrupuleux à faire ressortir toutes les nuances de la belle œuvre de Verdi, elle a fait preuve d'un sentiment vrai, profond.

M. Laurent, qui est certainement un chanteur de goût et un comédien de mérite, nous a paru, ainsi que mardi dans *Faust*, et cela pour la 2<sup>me</sup> fois, manquer de sûreté. Il serait regrettable que l'on eût à modifier la bonne opinion qu'il a su produire et si sa mémoire a besoin d'un appui, qu'il ne cherche donc pas celui-ci chez sa vaillante partenaire, mais bien dans une répétition plus sérieuse.

M. Berardi (dieu quelle bonne tête il s'était faite !) a chanté avec conviction et talent son air du 2<sup>me</sup> acte.

Le *Chalet* commençait la soirée. M. Falchieri a mené la pièce avec un rondeur, un entrain parfait. Fort bon chanteur, notre basse-chanteuse a peut-être une certaine tendance à interpréter la partition d'Adam trop à sa façon ; mais comme il se tire bien d'affaire, on peut lui pardonner — à condition qu'il ne recommence plus — un léger manque de respect envers le compositeur.

Mlle Guérin est très gentille dans le rôle de Betty ; aussi ces deux artistes ont obtenu un succès bien mérité. Quel dommage que M. Briant n'ait pas un peu plus de voix, car, incontestablement, il possède de bonnes qualités d'acteur.

## THÉÂTRE ROYAL DE LIÈGE.

Direction Ed. GALLY

Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/0 h.

Dimanche 18 janvier 1885

La Reine de Chypre, grand opéra en 5 actes, musique de Halévy.

Lundi 19 janvier 1885

Représentation extraordinaire au bénéfice M. Cambon, premier chef d'orchestre

Sylvana, drame lyrique en 4 actes, de Weber.

## Eden-Théâtre

Direction Laurentin et Martin.

Bur. à 7 1/2 h. — Rid. à 8 0/0 h.

Tous les soirs

## SPECTACLE VARIÉ

Allez voir les étalages de chaussures pour hommes et pour dames à 12-50 de la Grande Maison de Parapluies, 48, rue Léopold, coin de la place Saint-Lambert. Aussi peu connaisseur que vous soyez, vous conviendrez que jamais à Liège ni ailleurs, vous n'avez vu vendre des chaussures aussi belles et aussi solides à un prix aussi extraordinairement bon marché.

Liège — Imp. E. PIGNAT et frère, r. de l'Étève, 12.

# IL NEIGE

